

De Femme à femmes

Andrée Yanacopoulo

Volume 45, numéro 1 (259), février 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33045ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Yanacopoulo, A. (2003). Compte rendu de [De Femme à femmes]. *Liberté*, 45(1), 131–136.

De Femme à femmes

Andrée Yanacopoulo

Micheline Dumont, *Découvrir la mémoire des femmes*,

Montréal, Remue-ménage, 2001, 159 p.

Cécile Coderre et Marie-Blanche Tahon (dir.), *Le deuxième sexe. Une relecture en trois temps, 1949-1971-1999*,

Montréal, Remue-ménage, 2001, 171 p.

Depuis une trentaine d'années, les femmes sont véritablement entrées dans l'Histoire. Entendons que, collectivement parlant, elles ont fait en sorte d'en devenir, au même titre que les hommes, des agents visibles – incontournables, pourrait-on oser dire. Il leur est maintenant loisible d'effectuer un retour en arrière dans le but de découvrir, au sens littéral du mot, leur mémoire, et de relire, avec le souci d'établir un premier bilan, ce qui en a constitué les fondements.

Une ego-histoire

Pierre Nora, il y a une quinzaine d'années, demanda à des chercheurs de renom comme Maurice Agulhon, Georges Duby, Jacques Le Goff, Michelle Perrot, de rédiger chacun un texte dans lequel ils se feraient « les historiens d'eux-mêmes » afin de mieux se faire les historiens de leur époque ; il s'agissait, autrement dit, de montrer comment, en fonction de tel événement, de telle caractéristique de

leur vie ou de leur carrière, ils avaient été amenés à s'intéresser à tel secteur de leur discipline, à modifier leur compréhension de tel sujet, à orienter de telle façon leur réflexion sur l'Histoire, etc. Nora souhaitait ainsi consolider un genre inauguré par Michelet et sa « méthode intime ». Je ne crois pas abusif de rapprocher de cette perspective, dite de l'ego-histoire, l'approche utilisée par Micheline Dumont dans l'ouvrage auquel elle donne d'ailleurs le sous-titre explicatif de *Une historienne face à l'histoire des femmes*. Membre du collectif Clio qui fut l'auteur, en 1982, de *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, devenu en quelques années un classique, elle a régulièrement écrit sur l'éducation des filles, sur les religieuses, sur les féministes. Les articles réunis dans *Découvrir la mémoire des femmes* couvrent vingt ans (1973-1993) et tentent de rendre compte du parcours de Dumont, jugé par postulat implicite représentatif de celui de la plupart des femmes. Chacun est précédé de quelques pages, inédites, de mise en contexte ou de considérations diverses à son propos, donnant ainsi à voir la progression de la réflexion sur la dite condition féminine. (J'aurais, quant à moi, préféré que ces petites « préfaces » soient des postfaces, afin qu'elles prolongent la réflexion amorcée plutôt que de justifier ce que pensait l'auteure à l'époque.)

Une histoire de non-égaux

Première constatation d'évidence : les femmes étaient absentes de la production historiographique courante. Il a donc fallu y remédier (*his story* doit devenir *her story*, disaient les Américaines) et, tout d'abord, faire entrer de force leur histoire dans les archives en rejetant, au besoin, la périodisation traditionnellement admise. Par la suite, on a exploré les possibilités d'emprunter aux autres sciences

humaines et sociales certains de leurs concepts ou méthodes pour mieux articuler les données établies. S'est alors fait sentir la nécessité d'établir un cadre théorique, de délimiter des problématiques qui ne soient pas le reflet inversé de celles qui sont fixées par les hommes (lesquelles prétendent, soit dit en passant, à l'universalité). Car le véritable défi était déjà et est encore bien là : arriver à reconstituer une histoire des femmes qui ne soit pas celle des représentations que s'en sont fait les hommes, mais bel et bien celle de la participation active et effective des femmes à tout ce passé qui aujourd'hui nous constitue comme humanité. Les études féministes ont donc surtout porté sur les femmes célèbres (ou qui mériteraient de l'être), les révoltes ou les revendications collectives des femmes, les mouvements féministes, les rapports sociaux entre les sexes, enfin et surtout l'histoire du corps, tous sujets dont l'analyse s'est élaborée à la lumière de trois concepts jugés aptes à rendre compte de la perspective adoptée : l'égalité, la différence et la subordination. Le résultat de ces années de travail est mince, pour ne pas dire dérisoire : la ligne directrice des travaux classiques est restée inchangée, il s'est simplement surajouté une section supplémentaire, celle de la réalité « Femme ». Pour être au Je, cette Histoire, ainsi mise en abîme, ainsi offerte au second degré comme ego-histoire, il nous faut, à nous les femmes, bien évidemment la comprendre au Nous. Et surtout, comprendre que d'une part, elle contourne les repères de la sacro-sainte objectivité et, d'autre part, investit un champ, le présent, qui n'est pas traditionnellement celui des historiens, bref, qu'elle est porteuse, à sa façon, de cette transgression des modes classiques de connaissance si fortement réclamée par la recherche féministe.

« On ne naît pas femme ... »

Par cet aphorisme célèbre, versant féminin du postulat de base de l'existentialisme (« l'existence précède l'essence »), Simone de Beauvoir relançait de façon éclatante la querelle des sexes et ouvrait la voie au néoféminisme. Procédant à une « relecture en trois temps, 1949-1971-1999 » de ce travail fondateur, des chercheuses, sous la direction de Marie-Blanche Tahon et Cécile Coderre, se sont plus particulièrement interrogées sur la réception du *Deuxième sexe*, sur quelques-unes des figures de femmes étudiées, et sur le statut global de l'œuvre. Tombé, en 1949, comme un pavé dans les mares paroissiales, le livre de Beauvoir ne suscite pratiquement aucun écho officiel... mais quelques femmes d'action, par contre, le font circuler et (témoignage de Marcelle Ferron) en propagent la teneur révolutionnaire ; une dizaine d'années plus tard, il devient la « bible occulte » de toutes celles qui, rejetant la tutelle cléricale, s'interrogent sur leur situation. La génération suivante est plus critique quant aux idées véhiculées par l'ouvrage, mais les jeunes femmes d'aujourd'hui, dans l'ensemble, y voient à nouveau un modèle exemplaire – avec toutefois des restrictions quant à la conception négative de la maternité prônée par Beauvoir (Marie-Josée des Rivières et Geneviève Thibault). Selon Diane Lamoureux, on doit, pour bien comprendre l'impact du livre, l'évaluer à la fois en fonction de l'œuvre et en fonction de la personne de l'auteure – et cette personne elle-même doit se comprendre à deux niveaux, celui de l'individualité (Beauvoir comme être humain) et celui du « rôle qu'elle joue et qui la joue », car, par son action et sa parole, Beauvoir n'a cessé de redéfinir ce qu'elle considérait comme son « héritage ». D'où le problème posé, de la transmission dans le féminisme. En deuxième lieu sont étudiés quelques cas de figure abordés

par Beauvoir : la lesbienne, dont Marie Couillard compare le portrait qu'en fait *Le deuxième sexe* avec ce qui se dégage des recherches conceptuelles et poétiques de Nicole Brossard ; la maternité, que Beauvoir veut totalement dissociée de la féminité, ce en quoi son analyse est libératrice, mais, souligne Tahon, étant donné sa perspective, qui est technique et non politique, ce l'est peut-être beaucoup moins qu'on peut à première vue le penser ; la prostituée enfin (Cécile Coderre et Colette Parent), que Beauvoir aborde sans aucun jugement moral, qu'elle présente dans ses similitudes et ses différences par rapport à la femme mariée (analyse fort novatrice pour l'époque), et à propos de laquelle elle déclare nettement qu'il ne s'agit pas d'une voie d'accès à la liberté (on sait que certaines féministes veulent faire de la prostitution une « profession comme une autre »).

Le deuxième sexe, quel héritage ?

On ne peut évaluer cet ouvrage qu'en le réinscrivant dans la totalité de l'œuvre. Il faut se reporter, notamment, à *Pour une morale de l'ambiguïté*, publié en 1947 (Carole Noël), aux romans et aux mémoires (Françoise Rétif), ou encore au principe dont se réclame Beauvoir, selon lequel « la situation n'est pas un donné » (Michèle Kérisit). Mais comment conceptualiser cette dernière assertion ? La dernière partie de l'ouvrage s'y essaie, en se plaçant sous l'étiquette « Altérité et différence ». De par l'utilisation qu'elle fait de la notion d'altérité, nœud de son analyse, « Beauvoir se révèle être une pionnière dans les débats sur la déconstruction, la délégitimation et la différence », écrit Yvanka Raynova, voire du féminisme postcolonial, pour Gertrude Mianda. Il n'est peut-être pas nécessaire de parer nos ancêtres de tant de vertus pour reconnaître ce en quoi nous leur sommes

redevables – mais pourquoi pas, après tout. Chose certaine, le livre de Coderre et Tahon nous force à prolonger notre réflexion féministe en la ressourçant, à mieux voir et assumer nos différences tout en en faisant des spécificités non antagoniques, et finalement à mieux articuler et asseoir notre sororité politique.